Gérard Garouste
Catherine Grenier

Vraiment peindre

entretien



Seuil | Fiction & Cie

VRAIMENT PEINDRE

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-147672-9

© Éditions du Seuil, mars 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Fiction & Cie



Gérard Garouste
Catherine Grenier

VRAIMENT PEINDRE

Entretien

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*



Le Vol du fou, 2003

1. « Plutôt timide et très complexé »

Catherine Grenier : *Commençons au tout début. Quel est le premier dessin que vous ayez fait dont vous vous souvenez ?*

Gérard Garouste : Le premier dessin dont je suis fier, c'est un avion dessiné en perspective. À l'école, j'ai eu des handicaps : je suis dyslexique et ça m'a toujours posé des problèmes vis-à-vis de mes études. Faire une addition, une division, m'angoissait terriblement. Mes parents s'inquiétaient de mon niveau d'intelligence, mais les maîtresses d'école leur disaient : « Non, je vous assure, il est intelligent, mais il est toujours dans la lune. » La seule chose qui me faisait exister par rapport à la maîtresse et à mes copains, c'était le dessin. Tous les enfants dessinent, mais je dessinais plus qu'eux, parce que pour moi c'était une question de survie. Le dessin me permettait d'avoir une identité. Eux, ils avaient des bonnes notes ; moi, j'existais par la qualité de mes dessins, donc je faisais plus d'efforts. Je ne crois pas du tout au don, c'est plutôt comme quelqu'un

qui se noie et qui bouge les bras pour flotter. Pour moi, le dessin c'était ça – et c'est le début de tout, car toute ma vie est basée là-dessus.

À la période que vous décrivez, l'école élémentaire, vous avez entre 6 et 10 ans. Avez-vous des souvenirs plus anciens ?

Avant, je me souviens avoir fait des dessins avec mon père. On faisait des dessins à deux, c'est une des rares complicités que j'ai eues avec lui. Il m'apprenait à dessiner, pourtant il ne dessinait pas très bien, mais avoir cette complicité était très important.

Comment s'est révélée la difficulté de l'écriture et de la lecture ? A-t-on vu tout de suite que vous aviez un trouble particulier ?

Oui, mais ce trouble, personne ne le comprenait. Quand la maîtresse d'école disait : « Je vais vous expliquer ce que c'est qu'une division », j'avais une voix *off* dans la tête qui me disait : « Tu vas voir, tu ne vas pas écouter. » Quand j'apprenais des récitations, je les savais par cœur, mais pendant que je récitais j'entendais : « Tu vas voir, tu vas te taire, tu ne vas pas finir ta récitation. » C'est vraiment une voix qui me parlait – ça ne m'a pas quitté d'ailleurs, mais simplement aujourd'hui je fais avec. Donc j'avais évidemment des mauvaises notes en tout.

À ce moment-là vous faites des dessins d'enfant, des dessins d'imagination.

Oui, j'adorais ça. Je dessinais des fourmilières, j'inventais ce qui se passait dans les fourmilières – la maîtresse en avait sans doute parlé. Je faisais des dessins très grands, avec les couloirs, les tunnels, l'endroit où la reine pond ses œufs… Et puis, comme tous les enfants, je dessinais des personnages. Avec mon père, on faisait ce fameux jeu du « cadavre exquis » : on plie un papier en accordéon, chacun fait un bout de dessin et quand on déplie on obtient un dessin étrange. Je dessinais tout le temps, n'importe quoi, dessiner était vraiment mon seul plaisir. Un peu plus tard, vers l'âge de 12 ans, pour la fête des Mères, c'est moi qui avais fait quasiment tous les dessins pour mes copains. Pour une fois, j'avais provoqué l'admiration de la maîtresse et de ma classe.

Vous parliez d'un avion dessiné en perspective comme du premier dessin dont vous avez été fier. Vous étiez donc passé au dessin d'observation, et vous étiez plus avancé que les autres dans ce domaine ?

Exactement. C'est-à-dire plus observateur que mes copains. En général un enfant qui dessine un avion fait une croix avec le cylindre de l'avion et l'aile perpendiculaire, il n'y a pas de perspective. Mais, à la différence

de mes copains qui maîtrisaient bien la lecture et le calcul, moi je regardais attentivement la nature. Au départ je dessinais comme eux, mais je me disais : « Ce n'est pas comme ça, un avion en vol. » Jusqu'au jour où j'ai vu une photo d'avion en vol… Les avions chez moi ont beaucoup d'importance, parce que le rêve de mon père était d'être pilote. Il avait fait une école de pilotage pendant la guerre, mais il était trop jeune pour être pilote de chasse, et puis finalement il n'a pas été pilote du tout. Mais il me parlait toujours d'aviation, plus tard il m'a payé un baptême de haute voltige, son rêve était que je devienne pilote. Donc, en voyant une photo d'avion, sans doute dans les archives de mon père, j'ai remarqué que les ailes étaient obliques, qu'il y a un effet de perspective. Quand j'ai compris ça, j'ai eu un net avantage sur tous mes copains.

Une fois rentré à la maison, vous dessiniez aussi ?

Oui oui. C'était lié aussi à une ambiance familiale difficile. Mes parents s'entendaient très mal, mon père était violent. Il n'a jamais battu ma mère, mais il prenait des colères inouïes, il faisait peur. J'ai toujours eu peur de mon père, quand j'étais petit et même plus tard. Le dessin était une manière de me recroqueviller sur moi-même, de créer ma bulle. C'était un système de protection d'identité, un miroir de moi-même, un dialogue avec moi-même.

L'attitude de mon père était pour beaucoup dans mes problèmes à l'école : il y avait tellement de violence à la maison que je n'étais pas disponible, tout simplement. J'avais peur de l'école, mais en même temps je n'étais pas sérieux du tout, je déconnais complètement. Je me souviens qu'un jour je m'étais mis de l'encre partout sur le visage, ça faisait rigoler tous les copains. Je me suis retrouvé chez le directeur et il m'a baladé comme ça de classe en classe. D'un côté j'étais très timide et raisonnable, d'un autre j'étais capable de faire des vraies sottises, des choses un peu bizarres.

Vous viviez dans une maison ou dans un appartement ?

Au moment dont je vous parle, je vivais dans un pavillon de banlieue à Bourg-la-Reine. J'avais ma propre chambre, c'était important.

Y avait-il des tableaux sur les murs ? Est-ce que vos parents appréciaient l'art ?

Non, mes parents n'appréciaient pas l'art, mais comme chez tous les petits-bourgeois il y avait des tableaux sur les murs, de la figuration. C'étaient des œuvres contemporaines, il y avait un peintre qui s'appelait Le Coadic, qui peignait au couteau… Quand j'étais petit, j'avais le sentiment que le pavillon de banlieue de mes parents était

quelque chose de vraiment luxueux par rapport au quartier, donc je trouvais tout très beau. À cette époque-là, mon père a pris conscience que j'aimais beaucoup dessiner, que c'était la seule chose que je faisais bien, et il m'a payé un prof particulier. Donc, à 12-13 ans, j'ai eu un professeur qui m'apprenait à faire des camaïeux, des gris, des fonds, etc. Tout cela à la gouache, bien sûr, mais ces cours ont été très importants pour moi.

A-t-on essayé de soigner votre dyslexie ?

Non. Mes parents allaient voir le directeur de l'école ou la maîtresse, et à chaque fois c'était le même discours : « Il est ailleurs, il ne s'intéresse pas aux cours. » Ensuite, on m'a fait changer d'école et je suis entré chez les Jésuites. Mes parents s'inquiétaient, et la famille connaissant la violence de mon père ils se sont sans doute dit qu'il valait mieux m'éloigner. C'était un internat, mais j'étais externe. Lorsque j'y suis entré le maître de ma classe était un prêtre, et on était deux à être tellement nuls qu'il avait créé une sous-classe. On avait un enseignement particulier, et j'étais soit premier, soit dernier… Une fois, on m'a obligé à porter ma dictée avec un zéro pointé accrochée dans le dos et un bonnet d'âne fait par la maîtresse. Tous les copains tournaient autour de moi en rigolant. Mais ce qui me rattrapait était que, si ma maîtresse d'école savait faire des bonnets d'âne, moi je

dessinais mieux qu'elle. Le côté dyslexique et mal à l'aise dans l'école, je le compensais par un sentiment d'orgueil, de supériorité : « Mais personne ne dessine mieux que moi ! »

Est-ce qu'avoir un enseignement taillé sur mesure vous a aidé ?

Ah non, ça ne m'a pas du tout aidé ! Ça m'a angoissé, j'allais mal. Il y a plusieurs choses qui faisaient que j'allais mal dans cette pension. Le côté religieux m'inquiétait, et puis on nous faisait voir des choses terribles. Je me souviens avoir vu des films sur l'Indochine où les Chinois ou les Indochinois torturaient les missionnaires. Nous qui étions gamins, on allait dans la salle de cinéma et on voyait des documents de l'époque, des trucs atroces, qui nous faisaient faire des mauvais rêves.

Quand votre père était violent, comment réagissait votre mère ?

Aujourd'hui je dirais que c'était un rapport très sadomasochiste, ma mère devait aimer ça quelque part. Quand j'ai connu le mot « divorce », la première chose qui m'est venue à l'idée a été de lui dire : « Divorce ! » Et elle m'a dit : « Non, c'est trop tard. »
Mon père était associé avec son frère dans un magasin de meubles, et son frère appelait ma mère en lui disant :

« Tu sais, ce soir Henri va être très violent, il a été très, très violent au magasin. » Alors, avec ma mère, on attendait son arrivée et on avait très peur. Il arrivait et, pour n'importe quel prétexte, il rentrait dans la chambre, virait toute l'armoire en disant : « Qu'est-ce que c'est que ce rangement ? » Il n'était pas tous les soirs comme ça, mais au moins une fois par semaine, et ça montait, ça montait… Je savais que ça allait monter très haut et j'attendais le moment où ma mère se mettrait à pleurer, parce que je savais qu'à ce moment-là ça allait se dégonfler. Elle partait dans sa chambre et mon père me disait : « Va consoler ta mère. » Une fois, il a pris une table basse en verre, l'a jetée contre un mur, et un éclat de verre lui a fendu la lèvre. Il y a eu aussi des menaces de meurtre. Une fois, parce que ma mère avait pris une aiguière par le goulot, ce qui l'énervait, il est allé chercher un revolver et l'a mis sur la table en lui disant : « Si tu recommences, je te tue. » Pourtant, quelques années avant sa mort, il m'a dit en parlant de cette époque : « C'était le bon temps. » Je lui ai répondu : « Tu ne te rappelles pas comment on vivait ? Va te voir dans la glace et raconte-moi comment tu t'es fait la cicatrice que tu as sur la lèvre. » Et il m'a dit : « Salaud ! Salaud ! »

Il n'était pas alcoolique, c'était donc plutôt un problème psychiatrique ?

Oui. Un vrai psychopathe. Je crois qu'il avait un complexe social terrible et qu'il fallait qu'il domine les femmes, surtout sa femme. Il avait plusieurs visages, il n'y a que ma mère et moi qui étions témoins de ce personnage – mon oncle aussi parce qu'ils travaillaient ensemble. Mais pour les autres, c'était un homme charmant et généreux…

Combien de temps êtes-vous resté chez les Jésuites ?

Pas longtemps, parce que ça ne se passait pas mieux qu'ailleurs. Mes parents sont allés voir un médecin qui leur a dit : « Il faut qu'il parte », et on m'a envoyé à la campagne en Bourgogne, chez un oncle et une tante. La Bourgogne a été un délice, parce que j'aimais beaucoup mon oncle Cassoti, qui était un personnage farfelu, très alcoolique mais merveilleux. Il avait une très belle maison du XIII^e^ siècle, qu'il avait complètement restaurée. Ma tante, la sœur de ma mère, avait un sacré caractère mais était adorable. Mon oncle faisait de l'art brut, il a eu beaucoup d'influence sur moi, il était génial, génial. Aujourd'hui je dis que c'était de l'art brut, mais je ne le savais pas à l'époque. Il peignait tout, sa chambre était peinte au minium argent, la grande cheminée aussi, le portemanteau était un jeune arbre planté dans une jante de voiture, le tout peint au minium. On lui disait : « Mais pourquoi tu peins tout au minium ? », et il répondait : « Parce que ça sèche vite. » Mon oncle faisait des sortes de Tinguely. Sous prétexte de faire des épouvantails